

Léon Bloy. Sainteté d'un pamphlétaire ?

Difficile de faire plus en un seul volume ! L'éditeur ne ment pas en annonçant « le plus considérable volume d'œuvres de Léon Bloy jamais publié ». Sous le titre *Essais et pamphlets* et sous la direction de Maxence Caron, Robert Laffont offre aux lecteurs une somme doublement précieuse : par l'ampleur des textes de Bloy qu'elle rassemble et introduit, dont plusieurs depuis longtemps indisponibles ; par la préface du frère dominicain Augustin Laffay, qui ose poser de front la question de la sainteté de Bloy.

Commençons par le premier point, moins susceptible de provoquer des hurlements indignés, à droite comme à gauche, que le second. Entre 1964 et 1975, le *Mercure de France* publia en quinze tomes les *Œuvres de Léon Bloy*, sous la direction de Joseph Bollery (jusqu'à sa mort en 1967) et de Jacques Petit. La plupart des tomes sont depuis longtemps indisponibles ou, au mieux, dénichables avec patience chez les bouquinistes. En 1999, déjà dans la collection Bouquins, Pierre Glaudes commençait à combler le vide par une édition magistrale, en deux tomes, des huit volumes du *Journal* écrit par Bloy de 1892 à sa mort en 1917. Cela correspondait aux volumes XI à XIV de l'édition du *Mercure de France*, mais avec un appareil critique beaucoup plus riche que celui de Jacques Petit : préface constituant une des meilleures introductions à Bloy jamais écrites, notes très abondantes d'une rigueur impeccable, index extrêmement précieux référant avec la même précision les noms, les œuvres citées et les citations scripturaires. Travail admirable tant pour l'universitaire le plus exigeant que pour le bloyen le plus fervent.

Le nouveau volume de Bouquins, qui couvre à lui seul la quasi-totalité de six volumes de l'édition Bollery-Petit, fait un choix différent, mais tout aussi précieux : faire tenir en seul volume le plus possible de textes de Bloy, quitte à ce que certaines œuvres soient publiées plus tard avec un appareil de notes plus développé. Étant donné le nombre d'œuvres de Bloy qui manquent à la fois au catalogue et aux âmes assoiffées d'Absolu, le choix est salutaire. Il y

* Léon BLOY, *Essais et pamphlets*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », édition établie et présentée par Maxence Caron, préface d'Augustin Laffay, o.p., août 2017, 1536 pages.

NOVA ET VETERA

a, de toute façon, moins de points à éclairer que dans le *Journal*, dont l'index des noms établi par Pierre Glaudes peut être consulté en cas de besoin.

Dans la catégorie des essais et des pamphlets, hormis *Constantinople et Byzance*, le seul texte de taille absent, faute de place, est *le Pal*. On sait la déclaration d'intention par laquelle Bloy ouvrit cette revue éphémère, abandonnée par l'éditeur au moment de la publication du cinquième numéro :

Dire la vérité à tout le monde, sur toutes choses et quelles qu'en puissent être les conséquences. Cela revient à offrir la superficie totale de mon épiderme à tous les engins imaginables de destruction. Je déclare mon irrévocable volonté de manquer essentiellement de modération, d'être toujours *imprudent* et de remplacer toute mesure par un perpétuel débordement...¹

Rappelons toutefois que Bloy ayant partiellement intégré les articles du *Pal* à son roman *Le Désespéré*, qui bénéficie d'une bonne édition de poche, à nouveau grâce à Pierre Glaudes, la nécessité de la réédition était moindre.

En un seul volume, donc, voilà une édition quasi intégrale des essais et des pamphlets de Bloy, rendant justice à la variété des textes de celui qui souffrit toute sa vie d'être considéré uniquement comme un pamphlétaire. On connaît sa mise au point trop peu entendue : « Pamphlétaire!... Ah! je suis autre chose, pourtant... mais si je suis pamphlétaire, moi, je le suis par indignation et par amour; et mes cris, je les pousse, dans mon désespoir morne, sur mon Idéal saccagé!...² » De fait, que peut bien avoir compris celui qui ne voit là que « quatre mille pages tout en vocifération, hurlements, ricanements ou anathèmes³ »? Rien, s'il ne s'interroge jamais sur le contenu de ce que Bloy vomit et s'il n'envisage jamais de tenir compte de la réponse de Bloy à ses censeurs prudhommesques :

On vous a dit, n'est-ce pas? que mes violences écrites offensaient la charité. Je n'ai qu'un mot à répondre à votre théologien. C'est que la Justice et la Miséricorde sont *identiques* et consubstantielles dans leur absolu. Voilà ce que ne veulent entendre ni les sentimentaux ni les fanatiques. Une doctrine qui propose l'Amour de Dieu pour fin suprême, a surtout besoin d'être virile, sous peine de sanctionner toutes les illusions de l'amour-propre ou de l'amour

1. Léon BLOY, *Le Pal*, Vanves, éditions Thot, 1979, p. 33.

2. Léon BLOY, *Belluaires et Porchers*, in *Essais et pamphlets*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2017, p. 250-251. Sauf indication contraire, nos références renvoient à cette édition.

3. Article paru dans l'hebdomadaire *Le Point*, 21 septembre 2017, p. 86-88.

LÉON BLOY. SAINTETÉ D'UN PAMPHLÉTAIRE?

charnel. Il est trop facile d'émasculer les âmes en ne leur enseignant que le précepte de chérir ses frères, au mépris de tous les autres préceptes qu'on leur cacherait. On obtient, de la sorte, une religion molle et poisseuse, plus redoutable par ses effets que le nihilisme même.

Or, l'Évangile a des menaces et des conclusions terribles. Jésus, en vingt endroits, lance l'anathème, non sur des choses, mais sur des *hommes* qu'il désigne avec une effrayante précision. Il n'en donne pas moins sa vie pour tous, mais après nous avoir laissé la consigne de parler « sur les toits », comme il a parlé lui-même. C'est l'unique modèle et les chrétiens n'ont pas mieux à faire que de pratiquer ses exemples. Que penseriez-vous de la *charité* d'un homme qui laisserait empoisonner ses frères, de peur de ruiner, en les avertissant, la considération de l'empoisonneur? Moi, je dis qu'à ce point de vue la charité consiste à vociférer et que le véritable amour doit être implacable⁴.

Dans cette perspective – qu'il est toujours loisible de discuter, mais que ne peut ignorer celui qui prétend parler de Bloy – le choix de l'éditeur de faire précéder l'ensemble par un court article de Maritain est très judicieux. En plaçant la mise au point de Maritain au seuil de l'œuvre, comme un porche à franchir, Maxence Caron dresse un premier garde-fou (faut-il dire plutôt un garde-sage) contre « le cliché Léon Bloy ».

Que dit Maritain? « Le secret de Bloy, c'est une extraordinaire dilection pour les âmes, un amour qu'auraient seuls pu comprendre ces tendres hommes du Moyen Âge, qui étaient doux comme il est doux et qui aimaient les Larmes comme il les aime. Car "*On pleure beaucoup dans sa maison*". "*Seigneur, je pleure très souvent. Est-ce de tristesse en songeant à ce que je souffre? Est-ce de joie en me souvenant de vous?*" Qui ne comprend pas cela ne comprend rien à son œuvre (...)»⁵. » Parfaite porte d'entrée dans l'œuvre de Bloy, le texte de Maritain pourrait aussi rappeler à bien des maritainiens que si le filleul s'est employé toute sa vie à dissiper bon nombre de malentendus sur l'œuvre de son parrain, situant cette œuvre du côté de la poésie et de la mystique⁶, cela signifie aussi qu'on ne saurait comprendre pleinement le filleul sans se plonger dans l'œuvre du parrain. Le 11 mars 1968, plus de cinquante ans après la mort de Bloy, Jacques prononça encore une longue conférence à Dax, intitulée « en hommage à notre cher parrain Léon Bloy » et contenant d'emblée ce bout de phrase aussi simple dans sa formulation qu'insondable dans ses conséquences:

4. *Le Désespéré*, La Table Ronde, p. 179-180.

5. *Essais et pamphlets*, p. LVIII.

6. Voir l'article de Michel BRESSOLETTE « Léon Bloy et les Maritain », in *Léon Bloy*, Cahiers de l'Herne, p. 443, citant notamment *Les Degrés du savoir*.

« (...) sans lui nous ne serions pas devenus chrétiens ». Et de citer, dans la deuxième partie de cette conférence qui en compte trois, des textes sur tous les sujets dans lesquels il juge l'apport de Bloy décisif et à méditer : la Pauvreté, le Bourgeois – autre nom de la Bête, indique Maritain – la Douleur, « le mystère des âmes », « le mystère de Celui qui, comme dit saint Thomas d'Aquin, *a pris sur lui toute la douleur humaine* », « le mystère des Livres saints », la Sainte Vierge, l'antisémitisme, le peuple juif, sans oublier des remarques prophétiques pleines d'actualité sur « l'idéal moral qui semble prévaloir de nos jours », sur « la misère de notre psychologie sexualiste et de notre civilisation aphrodisiaque » et enfin sur les risques de traductions liturgiques appauvrissantes par volonté de mettre le texte à la portée de tous :

Le troisième <texte>, je souhaite sans trop l'espérer que les traducteurs chargés de mettre en français la liturgie en apprécieront un jour la portée : « Les paroles du saint Livre, écrit Léon Bloy, nourrissent l'âme et même l'intelligence à la manière de l'Eucharistie, sans qu'il soit nécessaire de les comprendre. » Permettez-moi d'ajouter que ce que je redoute chez la plupart des traducteurs (pas chez les grands comme était Claudel), c'est qu'ils croient de leur devoir de rendre tout compréhensible. Dieu n'est pas compréhensible, et sa parole est essentiellement mystérieuse. Il faut laisser les mots rendre hommage à la transcendance divine en dépassant la mesure de nos clartés humaines. Or pour s'adresser au Dieu très saint c'est sa parole très sainte que la prière liturgique met sur nos lèvres. Et après tout, n'est-ce pas, c'est à Dieu qu'on parle dans la prière, même quand on prie en commun⁷.

On voit à quel point, plus de cinquante ans après la mort du parrain, le filleul se nourrissait encore de ses paroles de vie, dont il constatait que la portée n'était pas encore pleinement perçue.

Il faut particulièrement remercier Maxence Caron, parfois accusé de ne savoir écrire ni brièvement ni simplement, d'avoir introduit chaque œuvre avec sobriété et clarté, résistant sans doute souvent à la tentation d'en dire plus. Cela donne des notices parfaites, qui balisent la voie d'accès aux œuvres, précisant les contextes d'écriture tout en faisant une chasse efficace aux contresens et aux préjugés bien ancrés. Ainsi, au sujet des *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, premier pamphlet du volume, il rappelle la nécessité de ne pas confondre « la douceur avec la mollesse et la charité avec la générosité d'une indifférence universelle ». Aussi peut-il signaler que ce n'est pas basse injure, mais souci des âmes, « inquiétude noble et magistrale »

7. Jacques MARITAIN, *Œuvres complètes*, volume XIII, p. 498.

d'exécuter par la plume « la tartufferie de l'antisémite Louis Veillot et du bourgeois nationaliste Paul Bourget ». La démolition est salubre quand elle vise des fantoches ou des idoles, quand elle entend leur rappeler que « la littérature *seule*, sans enthousiasme » est « la plus vile des courtisannies et la plus déshonorante des inventions qui abrutissent⁸ ». Les cris de l'entrepreneur sont inséparables de sa lucidité sur la misère de ses contemporains : « Ils veulent être sans Dieu et ne pas souffrir. C'est une aussi simple bêtise que cela⁹. »

De la même façon, Maxence Caron fait cette mise au point essentielle au sujet de la place de *Belluaires et Porchers*, qu'on ne saurait réduire à une série de portraits littéraires alternativement féroces et dithyrambiques :

Cependant *Belluaires et Porchers*, comme tous les pamphlets de Bloy, est d'une autre dimension que celle d'une brillante littérature vengeresse s'abattant sur des crânes crétins, elle est inscrite dans une doctrine particulièrement construite et dont témoignent ses nombreux essais. L'introduction et la conclusion de l'ouvrage replacent la puissance polémique de l'auteur au sein de cette pensée qui, en 1905, était à pleine maturité. L'introduction médite sur la Beauté et sur la pauvreté qu'elle demande, sur cette pauvreté qui, à l'heure de la malédiction bourgeoise, entoure ceux qui se font pèlerins de l'Absolu. La conclusion est située à l'intérieur de la thématique qui constitue l'axe de toute la pensée de Bloy, celle de l'Esprit Saint, et qui, faisant face à l'Histoire, regarde l'avenir en y demandant que s'inaugure entre les mains du Paraclet une nouvelle ère¹⁰.

De cette façon, ce qui était d'abord un simple recueil d'articles, écrits vingt ans avant, s'insère dans une organisation globale où la nullité des Porchers – les gloires littéraires qui se contentent de donner la glandée aux cochons – désigne en creux la splendeur de la Vérité que les Belluaires – ceux qui osent affronter les fauves – pressentent et reflètent.

Cette volonté de ne jamais isoler le pamphlet ni du reste de l'œuvre ni de son enjeu spirituel explique que Maxence Caron ne se soit pas contenté de juxtaposer les textes, mais les ait organisés en trois parties, dans un ordre moins chronologique qu'eschatologique. C'est un apport intéressant, au-delà de la qualité des notices ponctuelles. La première partie s'intitule « pamphlets et littérature ». Elle est suivie, ou plutôt elle débouche sur un second temps « L'Histoire et l'Esprit », avant que l'ouvrage ne s'achève, ou plutôt ne

8. *Essais et pamphlets*, p. 17.

9. Léon BLOY, *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, in *Essais et pamphlets*, p. 18.

10. *Ibid.*, p. 243.

s'accomplisse, avec « le bras de l'ultime et la voie d'exception ». Aux études historiques de la deuxième partie (*Le Révéléateur du Globe* pour la canonisation de Christophe Colomb, *L'âme de Napoléon, Jeanne d'Arc et l'Allemagne...*), succèdent ainsi les textes les plus explicitement théologiques, écrits du point de vue de l'imminence de l'Apocalypse, au double sens de catastrophe et de dévoilement lumineux (*Méditations d'un solitaire en 1916, Dans les ténèbres*, puis les deux textes sur La Salette: *Le Symbolisme de l'Apparition* et *Celle qui pleure*).

Grâce à un tel plan, on perçoit mieux à quel point l'œuvre de Bloy est ancrée dans la boue de son siècle, qu'elle n'ignore rien de l'humaine condition et que « le Symbolisme universel », que Bloy ne cesse d'explorer à tâtons, est à l'œuvre autant dans le succès d'un romancier sans talent que dans un fait d'armes inattendu, autant dans le lieu commun prononcé béatement par un banquier qui prostitue sa fille que dans les paroles même de la Vierge à deux bergers, autant dans une pièce de trois sous reçue miraculeusement par la poste au moment où on crève de faim que dans le suicide de Judas rendant l'argent. Le lecteur de ce précieux volume est ainsi invité à s'élever peu à peu des articles du *Chat Noir* à de somptueuses pages d'exégèse, du cabaret à la Sainte Montagne, après avoir traversé des siècles d'attente de l'Avènement du Royaume, au cours desquels quelques figures trouent les cloisons temporelles et anticipent leur éternité commune pour désigner « la Face de Dieu dans les ténèbres ». Commencer par les pamphlets et leurs « excréments anathèmes », contre Barrès ou Bourget, garantit de ne pas commettre l'erreur picturale que le Marchenoir du *Désespéré* reproche à la *Transfiguration* de Raphaël: faire *planer* ses trois personnages lumineux, sans voir « qu'il était absolument indispensable que les Pieds de Jésus touchassent le sol pour que sa Transfiguration fût terrestre¹¹ ». Maxence Caron nous guide donc avec brio dans un itinéraire bloyen où on ne gagne le Ciel que pour avoir eu les pieds dans la merde, où on ne passe « la porte des Humbles » – le beau nom que Bloy donne à la mort – que pour avoir sué par tous les pores les envoûtantes ambitions de l'homme de Lettres.

Cela justifie le choix de clore le volume par *Le Symbolisme de l'Apparition* et *Celle qui pleure*, consacrés à l'événement de La Salette qui coïncide à la fois avec la date de naissance de Bloy en 1846 et à sa vocation d'écrivain, sous l'égide de l'abbé Tardif de Moidrey. Maxence Caron écrit judicieusement: « Bloy est né à La Salette à l'automne: il y voit le sens de son œuvre en même

11. Léon BLOY, *La Femme pauvre*, Paris, 10/18, p. 114.

LÉON BLOY. SAINTETÉ D'UN PAMPHLÉTAIRE ?

temps que l'existence de cette œuvre, il y conçoit sa vision d'un monde en attente et tout entier tourné vers l'accomplissement apocalyptique c'est-à-dire vers l'avènement de l'Esprit¹². » Conclusion de Maxence Caron sur *Celle qui pleure*: « (...) c'est par cet ouvrage où se fait l'unité du sujet et de l'objet, et où tout prend sens dans le sanctuaire de Notre-Dame de La Salette, qu'il faut clore la lecture de l'œuvre de Bloy afin de commencer enfin de la comprendre pour la première fois, en sachant pour la première fois la dimension depuis laquelle la relire¹³. » Lire ou relire Bloy, tel est bien l'appel salutaire que nous adresse ce volume.

Si le plan choisi par Maxence Caron nous amène à voir dans le pamphlet le marchepied du Ciel – de même que, dans *Le Salut par les Juifs*, Bloy faisait de Drumont un tremplin à piétiner pour monter plus haut – il devient légitime, comme le fait brillamment le frère Augustin Laffay dans sa préface, de s'interroger sur la sainteté de Léon Bloy. Celui qui entend par saint un gentil garçon bien peigné ou même une statue à auréole croira bien sûr à une provocation, voire à un canular. Peut-être faut-il, à l'école de Bloy, commencer par s'entendre sur ce qu'est la sainteté :

Les chrétiens modernes pensent que les saints étaient des gens très sages coulés dans un certain moule uniforme que l'Eglise a bien voulu étiqueter comme les produits les plus irréprochables de notre industrie supérieure. Mais le resplendissement, la rutilance, la dévorante beauté des saints et les effrayants abîmes de leurs vocations spéciales, qui donc s'en doute aujourd'hui ?¹⁴

Pour malicieuse qu'elle soit parfois – signalant par exemple que *La Croix* n'encouragea pas la lecture du *Salut par les Juifs*... – cette préface pose donc la question de la sainteté de Bloy le plus sérieusement du monde et apporte des éléments précieux pour répondre.

La première certitude est que Bloy a fait sienne la célèbre phrase qu'il mit dans la bouche de Clotilde, l'héroïne de *La Femme pauvre*: « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de N'ÊTRE PAS DES SAINTS ». À Georges Rouault, il écrivait ainsi en 1904: « Voilà plus de trente ans que je désire le bonheur unique, la Sainteté. Le résultat me fait honte et peur. » Dès l'achèvement de sa conversion, en 1869, il connaissait le chemin à suivre: « (...) pour être un Saint, *il faut toujours, toujours,*

12. *Essais et pamphlets*, p. 1339.

13. *Ibid.*, p. 1342.

14. *Ibid.*, préface, p. XIII.

toujours avoir Jésus-Christ devant les yeux. » Plein de cette certitude, Bloy reçut en outre de l'abbé Tardif de Moidrey une clef de compréhension de l'Écriture: Dieu ne parle que de LUI-MÊME, et nous transmet dans l'Écriture un alphabet à épeler. Augustin Laffay dégage alors quatre principes de l'exégèse bloyenne, sans lesquels on est condamné à passer à côté de son œuvre et à retourner écrire dans *le Point*. Précisons que cette exégèse est universelle dans son champ d'investigation; elle s'applique autant aux Écritures qu'à une anecdote biographique, autant aux lieux communs qu'à une bataille décisive de l'Histoire de France. Le premier principe de cette exégèse, tiré de saint Paul, est que nous voyons en énigme, comme dans un miroir. Le miroir a pour double effet d'inverser et de brouiller l'image, ce qui fait que Dieu est présent « sous des travestissements unimaginables ». Un deuxième principe est que « tous les personnages bibliques, les méchants aussi bien que les bons, sont des figures du Sauveur, lequel fut, en même temps, l'Innocence même et le Pêché même, ayant tout assumé indiciellement¹⁵. » Troisième principe: la solidarité des fils d'Adam marqués par le péché. Quatrième principe: la compénétration des Écritures, du temps de l'histoire et de l'éternité. « L'Histoire est le déroulement d'une trame d'éternité sous des yeux temporels et transitoires¹⁶. »

Sans cesse nourri des Écritures et de la présence de Dieu en toute chose (qui fait que « tout ce qui arrive est adorable¹⁷ »), Bloy fut aussi un confesseur de la foi, ne craignant pas de proclamer son amour du Christ quels que soient les risques. Souvenons-nous que Claudel lui rendit hommage en rappelant que dans le monde littéraire du temps, à part Bloy, tout le monde était offensivement antichrétien. Continuant l'examen, le frère Augustin Laffay souligne également que Bloy fut homme de prière, lucide sur la nécessité de laisser l'Esprit Saint chanter en lui, pour couvrir ses cris de pamphlétaire:

La louange chante en moi, disait la bienheureuse Angèle. Avant-hier, lorsque je reçus Jésus-Christ, je demandai à cet Ami, à cet Hôte silencieux de ma caverne qu'il voulût bien me rendre le service de prier à ma place puisque j'étais seulement capable de braire comme un âne contre le ciel. Jésus-Christ prie donc en moi depuis ce jour et mon trop fidèle rôle se réduit à être le sacristain de mon propre cœur¹⁸.

15. LÉON BLOY, *Au seuil de l'Apocalypse*, 14 juin 1913, in Léon BLOY, *Journal*, II, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, p. 350.

16. LÉON BLOY, *Constantinople et Byzance*, in *Œuvres de Léon Bloy*, tome V, Paris, Mercure de France, 1966, p. 249.

17. Bloy met notamment la formule dans la bouche de Clotilde. Voir *La Femme pauvre*, Paris, 10/18, 1983, p. 430.

18. Lettre à Barbey d'Aureville, 11 juin 1878, citée in *Essais et pamphlets*, p. XX.

LÉON BLOY. SAINTETÉ D'UN PAMPHLÉTAIRE?

« Homme d'une pratique sacramentelle assidue », à qui l'Eucharistie est « quotidiennement vitale¹⁹ », il fut même, ce qui étonnera sans doute les tenants du « cliché Léon Bloy », un être qui marqua beaucoup de ses visiteurs par « sa miséricordé, sa douceur et sa charité »²⁰.

À lire ces lignes, on croira peut-être qu'Augustin Laffay est un dévot bloyen aveuglé, sans idée du mal ou prêt à tout passer à son héros. Il n'en est pourtant rien et il souligne à quel point un procès en vue d'une canonisation « conduirait le promoteur de la foi, naguère consacré comme avocat du diable, à soulever de nombreuses objections²¹ ». De ces objections, il balaie aisément une partie : une attention exagérée à la douleur ? Qu'on lise saint Jean de la Croix. Une mendicité qu'aurait pu éviter un travail plus rentable ? Qu'on songe à saint Benoît Labre. Une certaine intempérance sexuelle et des liaisons tumultueuses dans la première partie de sa vie ? Qu'on fasse comparaître d'urgence saint Augustin et qu'on le retire des litanies...

La légitimité d'autres réserves n'a toutefois pas à être niée : la charité vocifératrice n'est pas exempte de coups bas et le gourdin qui désigne le Ciel prend parfois plaisir à cogner plus que nécessaire, ne serait-ce que sur les Dominicains. À propos des protestants, qualifiés de « suceurs indécrottables de la vieille tétasse de Luther », le frère Augustin note malicieusement que Bloy fut le « précurseur imparfait du mouvement oecuménique » et ne nie pas les « faiblesses » de l'entrepreneur de démolitions. Néanmoins, les pages qu'il consacre à « Léon Bloy devant le Saint-Office » – reprenant l'article important de Jean-Baptiste Amadiéu d'après les archives de l'actuelle congrégation pour la Doctrine de la foi²² – signalent que Bloy ne fut jamais condamné, malgré les jugements sévères de certains membres de la congrégation. Il se peut que l'ombre de Maritain, au même moment fidèle à Rome dans l'affaire de l'Action Française, ait joué en sa faveur.

Bien entendu, une préface ne permet pas de déployer pleinement tous les arguments et contre-arguments. Le frère Augustin ne se fait de toute façon guère d'illusion sur une éventuelle canonisation :

19. *Ibid.*, p. XX.

20. *Ibid.*, p. XXI.

21. *Ibid.*, p. XXVI.

22. Voir Jean-Baptiste AMADIEU, *Léon Bloy devant le Saint-Office*, Actes du colloque organisé par le centre de recherches Hannah-Arendt les 29 et 30 avril 2009, La Roche-sur-Yon, Éditions Cujas, Les Écrivains catholiques marginaux, 2010, p. 7-41.

NOVA ET VETERA

Léon Bloy fut-il un saint? J'entends un saint à auréole, un saint dont l'image est dévoilée sous les applaudissements place Saint-Pierre, au commandement du Souverain Pontife. Pour être franc, le risque n'est guère élevé de voir un jour sa statue dans les églises, surmontant un tronc en forme de calice pour recueillir le Sang du Pauvre. Non! que les « honnêtes gens » dorment en paix, ce risque n'est guère plus élevé que celui d'une repentance de l'Académie française pour avoir ignoré son génie ou du Syndicat des journalistes pour l'avoir condamné au silence²³.

Une chose est sûre, toutefois: alors que Bloy est entré en littérature notamment pour tenter d'obtenir une canonisation – celle de Christophe Colomb – il a à son tour trouvé en la personne du frère Augustin Laffay un parfait postulateur de sa cause. Non pas postulateur d'une auréole pour un nouveau saint Léon, qu'il serait vraiment difficile de nommer « Léon le petit », mais postulateur de la voix d'un pèlerin de l'Absolu, laissant sans repos les touristes du relatif que nous sommes tous. Grâce aux éditions Robert Laffont, à Jacques Maritain, à Maxence Caron et au frère Augustin Laffay, l'exégète universel qui appela Christophe Colomb le Révélateur du Globe peut être pour nous, plus que jamais, le Révélateur du Verbe.

Henri QUANTIN

23. *Essais et pamphlets*, p. XLIII.